



## L'INVITÉ

*Exilé de Prague après l'invasion soviétique, il a sillonné l'Europe aux côtés des Gitans et fait du nomadisme une raison d'être. Le Centre Pompidou rend hommage à ce photographe humaniste adoubé par Cartier-Bresson.*

# Josef Koudelka

Propos recueillis  
par Luc Desbenoit et Yasmine Youssi  
Photo Antoine d'Agata pour Télérama

Après avoir photographié l'invasion de Prague par les Soviétiques en 1968, Josef Koudelka décide de quitter la Tchécoslovaquie et obtient, deux ans plus tard, l'asile politique en Grande-Bretagne. Né en 1938 dans un village de Moravie, ce fils d'un modeste tailleur est alors intégré à Magnum, la plus prestigieuse agence de presse de la planète, cofondée par Henri Cartier-Bresson et Robert Capa. A cette voie royale qui s'ouvre devant lui, il préfère les chemins de traverse, adoptant une vie de vagabond, bien décidé à jouir sans entrave de la liberté dont il était privé dans son pays. De 1970 à 1987, sac au dos, dormant à la belle étoile, se nourrissant de lait et de pain, le Tchèque désormais apatride sillonne les routes d'Europe sur la trace des Gitans, sujet obsessionnel qu'il a commencé à explorer dans sa région natale. Lors de ses errances en Irlande, au Portugal, en Espagne, en France... ce photographe rimbaldien composait également une œuvre singulière, constituée d'images sans liens apparents, plus tard rassemblées dans un livre devenu célèbre, *Exils*. Ces soixante-quinze clichés, exposés et publiés à Paris en 1988, viennent de faire l'objet d'une donation au Centre Pompidou, qui malheureusement lui consacre une trop petite exposition. Les cheveux en bataille, le regard pétillant derrière ses lunettes rondes, s'exprimant avec l'énergie d'un jeune homme, ne se posant jamais plus de trois mois au même endroit, Koudelka, 79 ans, revient sur cette donation et raconte son parcours.

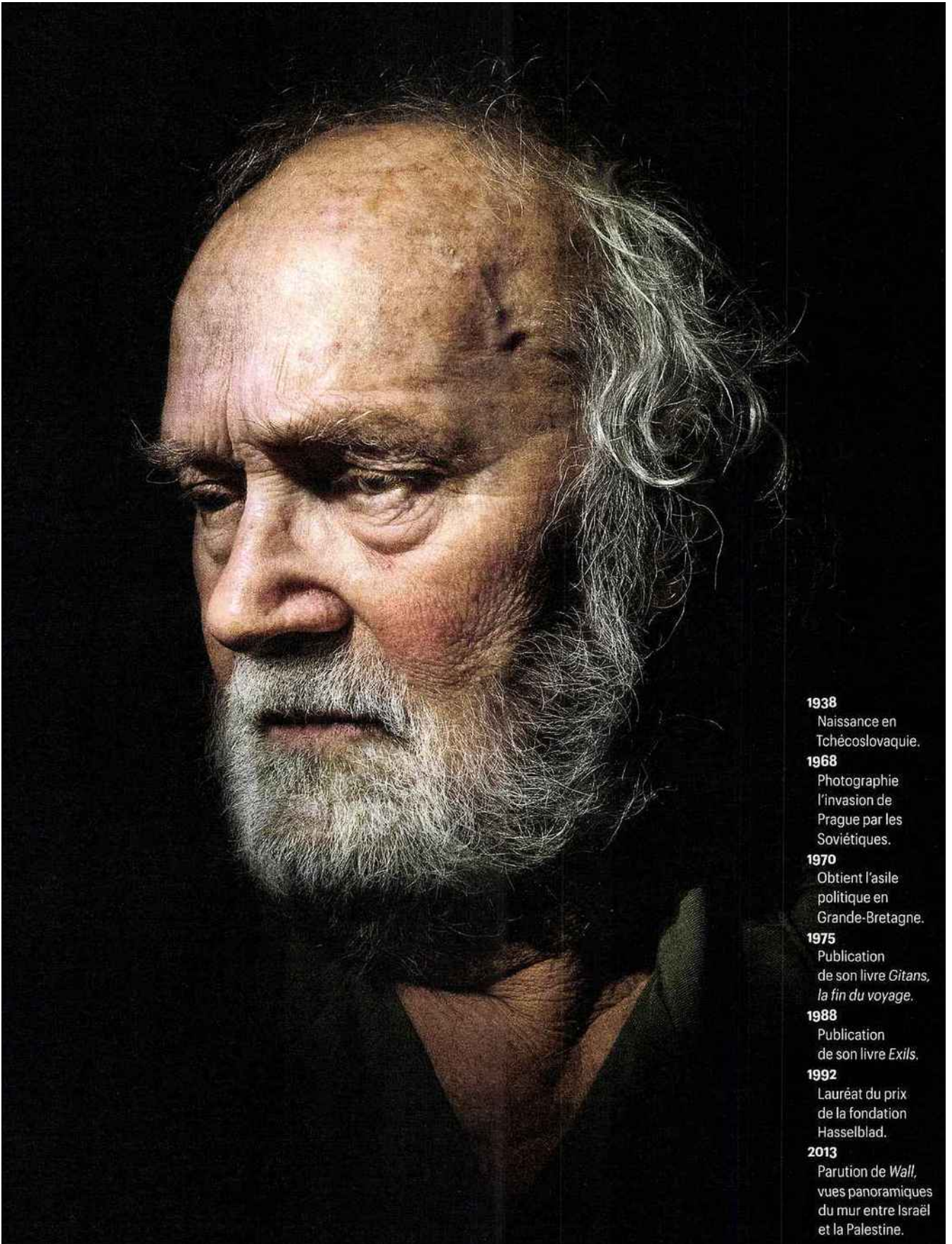
**Vous êtes d'origine tchèque, vous n'avez pas vraiment de pays d'attache. Pourquoi avez-vous choisi la France pour cette donation?**

Lorsque j'ai décidé de demander asile à l'Ouest, j'ai été soutenu par des Britanniques, mais également par Henri Cartier-Bresson et l'éditeur Robert Delpire. Pendant neuf ans j'étais apatride. Henri m'a permis d'obtenir un passeport français. Je me sens toujours de nulle part, citoyen du monde.

Je continue à voyager, mais quand je pose mes valises c'est à Prague ou à Ivry-sur-Seine, dans la banlieue parisienne. La France compte beaucoup. Je suis à un âge où il faut rendre ce que l'on vous a donné. L'occasion s'est présentée il y a deux ans. Clément Chéroux, le conservateur de la photographie du Centre Pompidou, voulait intégrer le jeu complet des tirages d'*Exils* dans la collection du musée. La proposition me séduisait mais les conditions de la donation étaient inacceptables. Ma dernière grande exposition à Paris s'est tenue au Palais de Tokyo. C'était fantastique, il y avait de l'espace. Et aujourd'hui, trente ans après, alors que je suis reconnu internationalement, le plus grand musée d'art moderne de votre pays me propose en guise de remerciement de m'exposer dans une galerie minuscule, confinée ! Je lui ai dit : « *Désolé mais cela ne m'intéresse pas.* »

### À VOIR

« **La fabrique d'Exils** », jusqu'au 22 mai, galerie de la photographie du Centre Pompidou, Paris 4<sup>e</sup> (entrée libre), tél. : 01 44 78 12 33. Catalogue, éd. Xavier Barral, 160 p., 42€.



- 1938**  
Naissance en Tchécoslovaquie.
- 1968**  
Photographie l'invasion de Prague par les Soviétiques.
- 1970**  
Obtient l'asile politique en Grande-Bretagne.
- 1975**  
Publication de son livre *Gitans, la fin du voyage*.
- 1988**  
Publication de son livre *Exils*.
- 1992**  
Lauréat du prix de la fondation Hasselblad.
- 2013**  
Parution de *Wall*, vues panoramiques du mur entre Israël et la Palestine.



## LE PHOTOGRAPHE JOSEF KOUDELKA

**Qu'est-ce qui vous a fait changer d'avis ?** Deux semaines plus tard, Clément Chéroux est revenu avec un projet d'exposition qui m'a impressionné.

Jamais personne avant lui n'avait aussi bien compris la démarche qui devait aboutir à la publication d'*Exils*. Chéroux me proposait aussi un catalogue avec deux personnes que j'estime : l'éditeur Xavier Barral, et l'historien et théoricien de la photo Michel Frizot. J'ai toujours tenu des agendas sur lesquels j'écrivais au jour le jour mes pensées. J'avais décidé de les détruire car ils contenaient des choses trop personnelles, et je craignais qu'on les déforme en les utilisant après ma mort. Pour ce livre, je les ai confiés à Michel Frizot. Je ne le regrette pas : il a retrouvé des détails autobiographiques que j'avais oubliés et qui lui ont permis d'écrire un texte d'une grande qualité dans le catalogue.

**Avez-vous vécu votre départ de Tchécoslovaquie en 1970 comme un exil ?** Bien entendu ! Je fais toujours « le rêve de l'exilé », qui se traduit paradoxalement dans le sommeil par l'impossibilité de pouvoir sortir de chez soi. C'était à l'époque une énorme souffrance, mais aussi une chance de découvrir le monde avec les yeux de quelqu'un qui n'est pas d'ici, qui est de nulle part. Je me suis toujours senti différent des autres, et c'est aussi ce que j'exprime dans les photos d'*Exils*.

**Vous pourriez témoigner du sort des réfugiés aujourd'hui ?** Non. Je ne suis pas journaliste, je ne l'ai jamais été. J'ai beaucoup de respect pour ceux qui courent le monde afin de raconter ce qui s'y passe, mais je ne suis pas capable de le faire. A 79 ans, ce qui m'intéresse le plus, c'est de terminer mes travaux en cours et de finaliser mes donations. A la Grande-Bretagne, qui a été le premier pays à exposer mes photos. Aux Gitans aussi. Mais ils n'ont malheureusement pas d'institution qui puisse prendre soin des tirages que je pourrais leur donner.

**Comment avez-vous découvert la photographie ?**

Grâce à un boulanger, M. Dyèka, qui livrait une fois par semaine le pain dans mon village. C'était un photographe amateur, copain avec mon père. J'avais 14 ans, je voulais faire la même chose. Pour m'acheter un appareil, j'ai ramassé et vendu des fraises des bois sur le marché. Ensuite, M. Dyèka m'a donné des conseils pour développer mes films. J'ai continué à Prague pendant mes études d'ingénieur, à la fin des années 1950. Puis j'ai travaillé dans l'aéronautique et démissionné de mon poste en 1967 pour me consacrer entièrement à la photo.

**Vous aviez déjà réalisé des images sur les Gitans, sur le théâtre aussi. Quelle était votre démarche ?**

Je ne fonctionne qu'à l'émotion. Quand un ami m'a proposé de photographier la pièce *Mère Courage et ses enfants*, de Brecht, j'ai essayé de trouver le bon point de vue, et je me suis mêlé aux acteurs. Un directeur de troupe m'a dit un jour qu'il ne voyait pas le comédien dans mes clichés, mais le personnage de Tchekhov ! Au début des années 1960, j'avais également commencé mon travail sur les Gitans. J'étais attiré par leurs fortes personnalités, et surtout par leur musique. Je pratiquais moi-même le violon et la cornemuse. Je suis en perpétuelle errance mais je sais où sont mes racines : à 50 kilomètres au sud de mon village, en Moravie, là où cette musique est née. Elle semble sortir de la terre, et je suis fait de cette terre. Je me suis également mêlé à eux. C'était parfois très dur. J'ai même eu la tentation d'arrêter, mais la musique m'y ramenait toujours.

**Vos photos de l'invasion de Prague par les Soviétiques en 1968 ont fait le tour du monde. Dans quel état d'esprit étiez-vous ?**

Ce jour-là, je me suis réveillé comme tous les matins, j'ai pris mon appareil et je suis sorti dans la rue. Vous pouvez passer dix jours dans un endroit sans rien trouver à photographier. Là, je ne savais plus où donner de la tête. Je ne cherchais pas à témoigner comme le font les reporters de presse mais à enregistrer tout ce que je voyais. C'était un de ces moments privilégiés où vous vivez en quelques jours tout ce qui peut vous arriver au cours d'une existence entière. Les drames, la fête, l'amour... J'avais pitié des soldats soviétiques. Ils étaient jeunes comme moi. J'aurais pu être à leur place. A l'époque, je ne pensais pas éditer ces images qui sont désormais considérées comme l'un des meilleurs documents du photojournalisme de l'après-guerre. Je ne les ai d'ailleurs développées que plusieurs mois après. Elles sont sorties clandestinement de Tchécoslovaquie et ont été publiées une année plus tard, en avril 1969, dans le *Sunday Times Magazine*.

**Quelle a été la conséquence de leur publication ?**

Elles ont changé ma vie. Pour me faire sortir de Tchécoslovaquie, l'agence Magnum m'a obtenu une bourse pour un travail sur les Gitans à l'Ouest. Je suis venu à Londres en juillet 1969 avec un visa de huit mois. Quand il a fallu retourner à Prague, mes amis pensaient que je risquais la prison. La police de mon pays allait m'identifier comme le photographe tchèque anonyme. Les photos étaient signées P.P. (*Prague photographer*). J'ai passé une après-midi à Hyde Park à tergiverser. J'avais peur, et j'ai décidé de rester. C'était le début de l'exil qui n'a pris fin qu'en 1990, lorsque j'ai pu revenir chez moi.



Tchécoslovaquie, Prague, 1960. Déjà, derrière le rideau de fer, un sentiment d'étrangeté.



**En même temps, vous réalisez votre rêve ?**

Mon père m'avait toujours poussé à émigrer : « *Si j'étais toi, je partirais d'ici* », me disait-il. J'avais enfin cette liberté et j'étais décidé à en profiter. Je voulais rester maître de mes gestes, de mes choix. J'ai eu la chance d'être aussitôt intégré à Magnum, ce qui me donnait une carte de visite. Mais je ne voulais surtout pas ressembler aux autres photographes. Je ne voulais pas de maison, pas d'attache sentimentale. Pendant seize ans, je n'ai fait des photos que pour moi, sans répondre à aucune commande de la presse. J'ai parcouru l'Europe sur la trace des Gitans, de leurs fêtes aux Saintes-Maries-de-la-Mer aux foires à chevaux en Irlande... Je photographiais des choses qui n'avaient rien à voir avec eux, des images qui sont dans *Exils*. Je vivais avec le minimum sans jamais m'établir plus de trois mois au même endroit, ne possédant qu'un sac de couchage et des vêtements de rechange. Le soir, je dormais là où je me trouvais, souvent à la belle étoile, à l'écart des bourgades. Quand on me proposait une chambre avec un lit, je m'allongeais sur le sol avec mon duvet pour ne pas m'habituer au confort. Je redoutais le confort, les habitudes qui vous rendent aveugle. Certains pensent que j'ai vécu dans la misère. L'idée est folle : j'ai vécu dans la liberté.

**Vous étiez radical dans vos jugements sur Magnum. Môme Henri Cartier-Bresson, le « patron », n'échappait pas à vos critiques.**

Je dois beaucoup à l'agence, qui m'a servi d'adresse, de refuge en hiver. Les reporters étaient mes amis. Ils m'apportaient leur soutien, leur réconfort. Ils me racontaient ce qu'ils avaient vécu à l'autre bout du monde. C'était un milieu très stimulant. Je ne partageais pas leur approche de la photographie, j'aurais été incapable de travailler comme eux. J'avais un grand respect pour Henri Cartier-Bresson. Il me protégeait, me donnait des conseils, et il avait confiance en moi. En 1972, il m'a demandé de sélectionner ses meilleurs clichés dans cinq de ses livres dont *Images à la sauvette* (1952). Dans cet ouvrage qui l'avait rendu célèbre, je n'en ai retenu que quatre... toutes des années 1930. J'étais radical, et je pouvais me tromper. « *Quand j'ai commencé la photo, me disait Henri, j'étais comme toi et puis je suis devenu très connu, j'ai gagné de l'argent... Surtout ne deviens pas photojournaliste. Tu as les yeux d'un peintre, mais fais attention, tu peux les perdre.* » A l'époque j'étais le seul à lui parler librement. Cartier-Bresson faisait l'objet d'une vénération. Beaucoup de membres de l'agence étaient devenus photographes en découvrant son travail. Ce n'était pas mon cas.

**Vous admiriez d'autres photographes ?**

Non, car je n'en connaissais pas avant de venir à l'Ouest, à deux exceptions près. La critique d'art Anna Fava, une femme formidable à qui je dois beaucoup, m'avait fait découvrir à Prague les travaux de la FSA (Farm Security Administration), sur les paysans dans le sud des Etats-Unis lors de la Grande Dépression des années 1930. J'avais adoré car je pouvais m'identifier à ces familles misérables. Le livre mythique *Les Américains* (1958) de Robert Frank, en revanche, ne me parlait pas. J'avais grandi en Tchécoslovaquie, dans un monde coupé de tout. Aller à Prague depuis mon village était alors un voyage extraordinaire. Toutes ces références à l'Amérique, les usines, le mode de vie, m'étaient complètement étrangères.

**Et la peinture ?**

La première fois que j'ai découvert les primitifs flamands, à la Capilla real de Grenade, j'en suis resté sans voix. Je pensais alors que Hans Memling (1440-1494) était le plus grand peintre de tous les temps. Puis j'ai fréquenté Le Louvre, le Prado, Goya, Vermeer, Van Eyck... La peinture n'influence pas directement mon travail mais, à chaque fois que je vais dans un musée, cette concentration de beauté m'encourage : « *Tu dois être à la hauteur et réaliser des photos aussi fortes que ces tableaux.* »

**Quelles sont vos sources d'inspiration ?**

Je suis influencé par tout. Un jour j'étais chez Cartier-Bresson. Il a jeté devant moi un livre à la poubelle en me disant « *Ne le regarde pas, c'est nul.* » Je n'étais pas d'accord : « *Moi, lui ai-je dit, je peux trouver quelque chose d'intéressant même au fond d'une poubelle.* »

**Qu'est-ce qu'une bonne photo ?**

Une image que je n'arrive pas à oublier. Elle entre dans ma tête et ne peut plus en sortir. Je rejette les catégories – le photojournalisme, la mode, la publicité... Pour moi il n'y a pas de grands photographes. Seulement de grandes photographies, même si elles ont été faites par des anonymes. Pour sélectionner mes images, je les punaise sur un mur et j'essaie de les détester : si je n'y arrive pas, je les considère comme bonnes. Je ne crois pas au reportage, à la « picture story » – aux histoires en images. Je crois à la photo qui, à elle seule, raconte des histoires différentes à des personnes différentes. « *Ceux qui rejettent les Gitans quand ils les croisent les aiment dans tes clichés!* » m'avait dit un ami. Une bonne photo, c'est une mystérieuse alchimie.

Espagne, Valence, 1973. « *Surtout ne deviens pas photojournaliste. Tu as les yeux d'un peintre...* », disait Henri Cartier-Bresson à Josef Koudelka.



**Continuez-vous à faire de la photo et à voyager ?**

Je n'ai jamais arrêté. Je passe très peu de temps en France. L'an dernier, j'étais en Turquie. J'ai fait plusieurs fois le tour de la Méditerranée, mais c'est dans ce pays que je trouve les plus beaux sites archéologiques, bien plus nombreux et plus riches qu'en Grèce ou en Italie. Là-bas, je travaille en paix. Personne ne m'embête, les gens sont gentils, j'y suis bien. Je me consacre à ce travail sur les ruines, qui me fascinent depuis 1991, avec un appareil panoramique. Je vais avoir 80 ans. Mais chaque matin, dès le réveil, je ne pense qu'à une chose : la photographie ●